

PARAIT
TOUS
LES JEUDIS

LES ROMANS CINEMA

45¢
L'ÉPIQUE
COMPLÈTE

LA MAISON DE LA HAINE

GRAND ROMAN
CINÉMATOGRAPHIQUE
ADAPTÉ PAR

GUY DE TERAMOND



DOUZIÈME ÉPIQUE
SUR LA TERRE DE FRANCE

Collection "In Extensio"

L'ouvrage illustré de 4 fr. 50 pour 1 franc. *France par la poste*
1 fr. 15

- | | | | |
|------------------------------------|---------------------------------|--|---------------------------|
| 1. <i>Alceste</i> | <i>Le Discours</i> | 31. <i>G. de la Fontaine</i> | <i>Marion</i> |
| 2. <i>Edmond Rostand</i> | <i>Le Silence</i> | 32. <i>Guy de Maupassant</i> | <i>Les Châlires</i> |
| 3. <i>J.-H. Baudouin</i> | <i>L'Amour Fumeux</i> | 33. <i>Alfred Assolant</i> | <i>Daniel</i> |
| 4. <i>Leconte de Lisle</i> | <i>Elisabeth Guichard</i> | 34. <i>Remy de Gourmont</i> | <i>Amour Étranger</i> |
| 5. <i>M. de La Fayette</i> | <i>Les Châlires</i> | 35. <i>G. de Maupassant</i> | <i>La Fille d'Arce</i> |
| 6. <i>M. de La Fayette</i> | <i>L'Amour Mortel</i> | 36. <i>W. de Maupassant</i> | <i>Mon Cœur Froid</i> |
| 7. <i>Alfred Assolant</i> | <i>Les Amis en Poésie</i> | 37. <i>F. de Maupassant</i> | <i>Les Soeurs et moi</i> |
| 8. <i>C. de Maupassant</i> | <i>Le Fils des Bourgeois</i> | 38. <i>Maurice Maeterlinck</i> | <i>Midi de Coeur</i> |
| 9. <i>Amant Dardet</i> | <i>Deux fois</i> | 39. <i>G. de Maupassant</i> | <i>Le Cœur</i> |
| 10. <i>G. de Maupassant</i> | <i>Le Fils</i> | 40. <i>K. de Maupassant</i> | <i>Mon Cœur</i> |
| 11. <i>G. de Maupassant</i> | <i>En son</i> | 41. <i>Charles de Maupassant</i> | <i>Amour instantané</i> |
| 12. <i>Rostand</i> | <i>Les Bourgeois</i> | 42. <i>Maurice Maeterlinck</i> | <i>Le Cœur d'Amour</i> |
| 13. <i>Talbot</i> | <i>La Puissance des Téniers</i> | 43. <i>Maurice Maeterlinck</i> | <i>Le Cœur de l'Amour</i> |
| 14. <i>Edmond Rostand</i> | <i>Baptême d'Amour</i> | 44. <i>Amant Dardet</i> | <i>Amour en Poésie</i> |
| 15. <i>C. de Maupassant</i> | <i>Le Mari</i> | 45. <i>Maurice Maeterlinck</i> | <i>Midi de Coeur</i> |
| 16. <i>H. de Maupassant</i> | <i>L'Amour mortel</i> | 46. <i>Charles de Maupassant</i> | <i>Le Cœur d'Amour</i> |
| 17. <i>Ed. de Maupassant</i> | <i>Amis</i> | 47. <i>Amant Dardet</i> | <i>Le Cœur d'Amour</i> |
| 18. <i>M. de La Fayette</i> | <i>Le Cœur dans les Téniers</i> | 48. <i>Charles de Maupassant</i> | <i>Le Cœur d'Amour</i> |
| 19. <i>Amant Dardet</i> | <i>Deux fois</i> | 49. <i>Charles de Maupassant</i> | <i>Le Cœur d'Amour</i> |
| 20. <i>Amant Dardet</i> | <i>Le Fils</i> | 50. <i>Charles de Maupassant</i> | <i>Le Cœur d'Amour</i> |
| 21. <i>Amant Dardet</i> | <i>Le Cœur</i> | 51. <i>Charles de Maupassant</i> | <i>Le Cœur d'Amour</i> |
| 22. <i>Amant Dardet</i> | <i>Le Cœur</i> | 52. <i>Charles de Maupassant</i> | <i>Le Cœur d'Amour</i> |
| 23. <i>Amant Dardet</i> | <i>Le Cœur</i> | 53. <i>Charles de Maupassant</i> | <i>Le Cœur d'Amour</i> |
| 24. <i>Amant Dardet</i> | <i>Le Cœur</i> | 54. <i>Charles de Maupassant</i> | <i>Le Cœur d'Amour</i> |
| 25. <i>Amant Dardet</i> | <i>Le Cœur</i> | 55. <i>Charles de Maupassant</i> | <i>Le Cœur d'Amour</i> |
| 26. <i>Amant Dardet</i> | <i>Le Cœur</i> | 56. <i>Charles de Maupassant</i> | <i>Le Cœur d'Amour</i> |
| 27. <i>Amant Dardet</i> | <i>Le Cœur</i> | 57. <i>Charles de Maupassant</i> | <i>Le Cœur d'Amour</i> |
| 28. <i>Amant Dardet</i> | <i>Le Cœur</i> | 58. <i>Charles de Maupassant</i> | <i>Le Cœur d'Amour</i> |
| 29. <i>Amant Dardet</i> | <i>Le Cœur</i> | 59. <i>Charles de Maupassant</i> | <i>Le Cœur d'Amour</i> |
| 30. <i>Amant Dardet</i> | <i>Le Cœur</i> | 60. <i>Charles de Maupassant</i> | <i>Le Cœur d'Amour</i> |

NOUVELLE SÉRIE AVEC HORS-TEXTE EN COULEURS

199. *Edmond Rostand* — *L'École de l'Amour*. 160. *Francis de Miros* — *Le Missionnaire*.
101. *Maurice Maeterlinck* — *L'Éternité*.

SUR LA TERRE DE FRANCE

I

L'ENTRÉE SECRÈTE

La mort de Haynes n'avait point été sans émuvoir profondément Pearl.

Sans doute, avait-il reçu le juste châtiment de ses impardonnables forfaits, mais il n'en était pas moins son parent et le compagnon de jeux de son enfance.

Jusqu'au jour où il s'était mis en tête de vouloir l'épouser malgré elle, ils avaient vécu en bonne harmonie et il avait fallu l'assassinat de Winthorp Waldon pour éveiller en lui une ambition à laquelle il n'avait peut-être point songé jusque-là.

Et puis, la jeune fille ne pouvait s'empêcher de frissonner en songeant à la destinée tragique qui avait, en si peu de temps, emporté toute sa famille... Son père... son oncle... son cousin... n'y laissant que le monstre sanguinaire qui la déshonorait!

Haynes avait raison.

La malédiction de Dieu semblait s'être abattue sur l'usine qui permettait aux hommes leurs luttes atroces et qui était devenue la maison de la haine, comme si une force secrète y faisait bouillonner les pères instincts!

Quant à Naomi, elle-même, qu'était-elle devenue?

Pearl était prête à ouvrir ses bras à cette créature inconsciente et frivole qui, poussée par Haynes, s'était peu à peu laissé glisser sur la mauvaise pente, mais qui était la moins coupable.

Elle lui pardonnait une complicité avec

tous les misérables, dont elle ne s'était peut-être pas exactement rendu compte et que ses incessants besoins d'argent, mauvais conseillers, lui avaient arrachée.

Mais Naomi avait brusquement disparu.

Un matin elle avait fait préparer ses malles et était partie sans avertir personne. Craignait-elle les reproches de Pearl? Prise de remords, n'avait-elle trouvé d'autre moyen que la fuite pour abandonner une mauvaise cause? Avait-elle été victime de Randolph, qui se vengeait impitoyablement de tous ceux qui le trahissaient? L'avait-il punie de son alliance avec Haynes?

L'avenir, sans doute, pourrait en instruire la jeune fille et elle se résolut à attendre patiemment le retour de l'enfant prodigue.

Il ne restait plus maintenant que l'homme à la cagoule. Il avait de nouveau pu s'échapper. Certainement, il allait, à présent, redoubler d'efforts pour mener à bien ses sinistres projets.

Privé de complices qui facilitaient sa tâche, seul désormais, il serait peut-être plus redoutable encore.

Il lui était impossible de douter qu'Haynes, avant de mourir, avait révélé sa véritable identité et que, dans ces conditions-là, son arrestation par la police ne pouvait plus être qu'une question d'heures.

Il s'agissait donc de montrer plus de vigilance que jamais et d'empêcher la misérable de s'enfuir avant d'avoir expié ses crimes.

C'était ce que Gresham expliquait à

Pearl, installé avec elle dans le cabinet de travail de M. Waldon, quelques jours après les obsèques de son cousin.

— Ma bien chère amie, lui dit-il, nous touchons au but de nos épreuves... Ne compromettons rien surtout par une dernière imprudence !

— C'est mon avis, Harvey, approuvait-elle, mais que comptez-vous faire ?

— Avant tout, chercher ce souterrain secret dont Haynes nous a révélé l'existence et qui nous explique toutes les choses qui nous paraissent incompréhensibles !... Il est indispensable, pour notre propre sécurité, de commencer par empêcher l'homme à la cagoule de s'introduire librement dans le château sans être vu... Ce serait une menace perpétuelle qui nous enlèverait toute tranquillité... Il faut donc qu'il ne soit plus possible à ce misérable de surgir à nos côtés, sans que l'on sache ni comment ni par où il est venu !

— Vous avez raison, Harvey...

— Examinons donc de près la situation... L'entrée du passage secret est, comme nous l'a appris votre cousin, sous la statue d'Eric Waldon... Voilà le premier point résolu... Attelons-nous maintenant au second... Où aboutit-il exactement dans le château ?... Quand nous le saurons, nous serons maîtres des deux issues et il nous sera facile d'empêcher notre ennemi de se risquer dans ce chemin...

— Le plus simple, Harvey, ne serait-il pas de nous engager dans le souterrain, par le socle de la statue, et de voir où il nous conduira ?

— Parfaitement !... Seulement, si vous le permettez, ma chère Pearl, je tenterai seul cette expérience !... Elle peut être dangereuse et j'aurai suffisamment à faire attention pour moi, sans avoir, en plus, le souci de veiller sur vous !... Vous aurez la gentillesse de rester ici et de bien vouloir m'y attendre.

Il parlait d'un ton si calme et si résolu que miss Waldon comprit qu'il était inutile d'insister, car il ne céderait pas.

— Soit ! dit-elle d'un ton résigné... Je vous écouterai... Je m'occuperai jusqu'à votre retour à signer le courrier.

Elle lui tendit avec grâce ses doigts roses, qu'il baisa longuement.

Alors, la laissant seule, il sortit.

D'un pas rapide, il traversa le jardin, arriva à la statue d'Eric Waldon et, tout en tenant d'une main son revolver, prêt à toute attaque, passa l'autre lentement le long des moulures du socle.

Mais ce fut en vain.

Il ne découvrit aucun ressort qui lui permit de faire pivoter une dalle de marbre du piédestal.

— Sapristi ! s'exclama-t-il, très dépité, il faut pourtant que je finisse par trouver... C'est impardonnable de continuer à ignorer un passage aussi dangereux pour notre sécurité.

Néanmoins, au bout d'un certain nombre d'infructueux efforts, il jugea sage de ne pas s'obstiner, ce jour-là et, abandonnant ses investigations, il retourna au château pour rejoindre Pearl.

Soudain, il tressaillit et s'arrêta.

Il apercevait, se glissant à travers les fourrés comme une bête fauve, la silhouette sinistre de l'homme à la cagoule.

Il n'eut que le temps de se jeter en arrière, de se dissimuler derrière un arbre pour ne pas être aperçu par lui.

Le redoutable individu alla tout droit à la statue que l'autre venait de quitter, pressa le bouton, fit pivoter la dalle et disparut dans l'ouverture.

De sa cachette, il était impossible à Graham de voir de quelle façon il s'y était pris.

Mais une pensée lui vint, tout à coup, à l'esprit, que, par le passage souterrain, l'homme à la cagoule allait pouvoir pénétrer dans le château et gagner le cabinet de travail où était Pearl.

Il trembla que les jours de la jeune fille ne fussent en danger et, craignant de ne pas arriver assez rapidement pour la protéger contre le bandit, il ne perdit pas une minute à essayer de se rendre compte comment le malfaiteur s'y était pris pour arriver à ses fins.

Il se hâta, le cœur battant, de remonter

surveiller attentivement le fond de la pièce...

Ils demeurèrent ainsi, l'œil au guet, l'oreille tendue, tressaillant au moindre craquement des meubles.

Harvey avait étendu sa main droite sur le bureau et placé sur elle une grande liasse de papiers qui la recouvrait tout



(Photo Film Pathé Frères.)

PEARL, SURPRISE PAR L'HOMME À LA CAGOUTE.

dans la maison en courant et de la rejoindre.

Il la trouva où il l'avait laissée, quelques instants plus tôt, et rapidement, la mit au courant de ce qui avait eu lieu dans le jardin.

— Le gredin va surgir d'un moment à l'autre ! ajouta-t-il... mais par où ? Voilà ce que j'ignore et qui m'inquiète... Redoublons donc de vigilance, Pearl, et tenez vos yeux fixés sur la porte... moi, je vais m'asseoir en face de vous... Continuons à converser tranquillement ensemble... mais je

entière, de façon à dissimuler le revolver qu'il gardait tout prêt.

Tout à coup, il sursauta et, appuyant doucement un pied sur celui de sa compagne, l'avertit qu'il se passait quelque chose de nouveau.

— Attention ! lui murmura-t-il à voix basse, ne remuez pas et n'ayez l'air de rien...

Sous leurs regards étonnés, un panneau de la boiserie glissait lentement sur sa rainure et, dans l'ouverture, une forme noire était apparue.

C'était l'homme à la cagoule.

Le front appuyé sur sa main gauche, Gresham, immobile et feignant d'examiner soigneusement les feuillets épars devant lui, ne perdait aucun de ses mouvements.

Il le vit regarder autour de lui, les contempler un instant, semblant absorbé dans leur lecture.

Alors, satisfait sans doute, un éclair de joie triomphante passa dans ses yeux gris.

Mais, comme il avait déjà engagé avec précaution le buste dans l'entrebaillement du panneau et se préparait à pénétrer dans la pièce, le chimiste leva brusquement la main, et dirigeant son browning contre lui, tira.

L'homme à la cagoule, surpris, poussa un sourd juron :

— Touché ! s'écria victorieusement Harvey.

Il ne l'était pas assez grièvement cependant pour ne pouvoir immédiatement refermer le panneau de la boiserie sur lui avant de disparaître.

— C'était donc par là qu'il débouchait dans le château !... s'exclama Gresham... rien n'est plus facile à présent à expliquer que l'assassinat de M. Waldon et comment il se fait qu'on n'ait trouvé aucune trace du meurtrier !...

— Mon pauvre père ! soupira Pearl, les yeux baignés de larmes.

Mais ce n'était pas le moment de s'attendrir.

Il fallait agir vite.

— Prenez une arme également, dit Gresham à sa compagne, et veillez sur cette issue... moi, je vais aller me poster devant la statue, à l'autre extrémité du souterrain... il ne peut sortir que par là... et cette fois, il ne nous échappera pas !

DANS LA SOURICIÈRE

Pearl, après être montée dans sa chambre pour y prendre son browning dans son secrétaire, était redescendue dans le cabinet de travail.

Alors, elle pressa plusieurs boutons du clavier électrique.

Des domestiques apparurent aussitôt, précédés de John.

— Vous allez m'aider dans ma surveillance, leur dit-elle... nous ne serons jamais trop nombreux... placez-vous là... deux devant la fenêtre... deux à la porte... un dans ce coin... un dans cet autre... comme cela nous n'avons rien à craindre... et vous pouvez être certains que je n'hésiterai pas à me servir de mon arme contre ce misérable individu !

Mais, à peine les domestiques avaient-ils obéi, que le passage secret s'entr'ouvrait de nouveau.

L'homme à la cagoule apparut.

Il avait reçu les balles d'Harvey dans le haut de la poitrine, sous la clavicule, et dans la jambe. Cette dernière blessure, qui était très douloureuse, n'avait qu'exaspéré sa haine farouche contre les jeunes gens.

Il avait juré, au prix de sa vie, de se venger d'eux.

Il aperçut la jeune fille, il ne vit qu'elle. D'un bond, oubliant sa souffrance, il fut sur elle. Il lui sauta à la gorge et, de ses mains puissantes, essaya de l'étrangler.

Pearl, surprise par la soudaineté de cette attaque, avait lâché son revolver et allait bientôt succomber à l'effroyable étreinte, mais les domestiques s'étaient élancés.

D'un swing formidable, il en envoya deux rouler sur le sol, étourdis.

Les autres se jetèrent aussitôt au secours de leurs camarades.

Alors, l'homme à la cagoule comprit



(Photo Film Pathé Frères.)

LA PUISSANCE DU CRIMINEL.

qu'il était inutile d'essayer d'entreprendre une nouvelle lutte contre eux et qu'il aurait le dessous.

Il se hâta de regagner le passage souterrain, descendit en courant et se prépara à gagner la campagne. Mais, quand il eut fait pivoter le socle de la statue, il aperçut Gresham qui l'attendait.

Il s'empressa de faire machine en arrière et revint sur ses pas.

Il se sentit perdu. Il était pris dans une souricière.

Alors il résolut de vendre chèrement sa vie et attendit, cherchant dans sa tête de quelle façon il pourrait, peut-être, s'évader, et, en tous cas, se venger.

Cependant, dans sa précipitation, il avait oublié d'actionner à fond le levier qui fermait le panneau mobile du piédestal.

Le chimiste, le voyant entr'ouvert, n'hésita point.

Il partit dans l'obscurité, et, le revolver à la main, avança hardiment à la rencontre de l'homme à la cagoule.

De l'autre côté, Pearl, après la disparition de celui-ci, était allée à la boiserie du fond de la pièce et l'avait examinée soigneusement.

C'était ainsi qu'elle n'avait point tardé à trouver, le long d'une moulure, le bouton secret qui déclenchait le ressort du panneau.

Elle le pressa. La boiserie glissa lentement sur sa rainure, découvrant devant elle le petit escalier tortu qui conduisait au souterrain.

Courageuse comme toujours, elle s'y élança. D'un pied ferme, elle s'engagea dans le trou béant qu'elle avait devant elle.

Les domestiques lui offrirent de l'accompagner. Elle refusa leur concours.

— Restez ici, leur ordonna-t-elle, je préfère être seule... nous risquerions, à plusieurs, de nous gêner... Mais si j'appelle, reprit-elle, accourez aussitôt... c'est que j'aurai besoin de vous.

Ainsi, Pearl et Gresham, partis de chaque extrémité de la galerie souterraine, avançaient à tâtons, dans la nuit, en se guidant d'une main le long de la muraille.

Soudain, un bruit de pas les fit tressaillir l'un et l'autre.

— Qui vive ! s'exclama Harvey...

— C'est moi, Pearl ! répondit celle-ci, reconnaissant sa voix.

Il alluma sa petite lampe de poche et les jeunes gens se trouvèrent brusquement en face l'un de l'autre.

Et leur surprise de se rencontrer ainsi était si inattendue, leur situation était si drôle qu'ils ne purent s'empêcher d'éclater, tous les deux, de rire, en se voyant face à face, se menaçant réciproquement de leur revolver.

— Que vous êtes imprudente, ma chérie ! ne put pourtant s'empêcher de s'écrier Gresham... pourquoi vous être ainsi engagée seule dans ce boyau ?... Réfléchissez à ce qui aurait pu advenir si vous aviez rencontré l'homme à la cagoule.

— Ne vous fâchez pas, Harvey, dit-elle doucement... vous voyez bien que je n'ai pas eu tort puisqu'il ne m'est rien survenu... et qu'au contraire je vous ai retrouvé !... La fin ne justifie-t-elle point les moyens ?

— Singulier raisonnement de petite fille ! gronda le jeune homme entre ses dents.

Puis il reprit, tout haut :

— Maintenant, remettons-nous à la suite de notre homme... Puisque vous êtes venue d'un côté et moi de l'autre, il est impossible qu'il se soit sauvé !... Mais par où a-t-il pu passer ?...

L'homme à la cagoule n'était pas loin et écoutait tout ce qu'ils disaient.

Les entendant venir, il s'était hâté de se cacher dans un coin sombre et de s'accroupir dans une petite niche creusée le long de la muraille.

Ses blessures le faisaient de plus en plus

souffrir. Elles saignaient fortement et de grosses gouttes de sang tombaient sur la terre de la galerie qui les buvait aussitôt. Elles étaient plus graves qu'il ne l'avait cru au premier moment et il sentait ses forces l'abandonner peu à peu.

Plusieurs fois, Harvey et Pearl, passant près de lui, l'avaient frôlé. Mais, dans la pénombre, son costume sombre s'était confondu avec la muraille et ils ne l'avaient pas vu.

— Il s'est certainement échappé par une issue que nous ignorons ! remarqua Gresham, très dépité de voir ses efforts demeurer vains... Nous en avons découvert deux... Pourquoi n'en existerait-il pas une troisième ?

— En ce cas, soupira Pearl, un peu découragée, elle aussi, nous n'avons qu'à remonter... Mais, j'y pense... êtes-vous sûr de l'avoir touché ?

— Oh ! absolument certain.

— Alors, peut-être est-il tombé dans quelque coin ?

— Je n'ose pas l'espérer, repartit le chimiste, mais vous avez raison... Quoi qu'il soit arrivé, il faut nous remettre à sa poursuite.

Ils longèrent le couloir et se retrouvèrent bientôt dans le cabinet de travail.

— John, commanda la jeune fille, qu'on batte le souterrain dans tous les sens... Quant à vous, vous allez demeurer ici... Voici mon revolver... N'hésitez pas à vous en servir si l'homme à la cagoule se présente...

— C'est compris, mademoiselle, répondit le domestique en prenant l'arme.

Et se tournant vers Gresham, elle ajouta :

— Et nous, qu'allons-nous faire ?

— Ma foi, répondit-il, je vous propose de venir nous embusquer à la porte de la statue... Il ne faut pas laisser une seule sortie sans surveillance... S'il n'est pas parti encore, c'est vraisemblablement par là qu'il essaiera de s'évader...

— Je vous suis...

Et ils s'élancèrent tous les deux.

Cependant, quelques minutes avant qu'ils eussent repris le chemin du cabinet de travail, le sinistre inconnu, après les avoir entendus s'éloigner, s'était hâté de s'enfuir dans la direction opposée.

Il était ainsi arrivé au piédestal de la statue.

Mais il traînait péniblement sa jambe qui devenait de plus en plus douloureuse, et il perdait tant de sang que, sa vue s'affaiblissant, il craignait de tomber en syncope.

— Damnation ! murmura-t-il en lui-même, est-ce que je vais mourir entre les mains de ces gens-là ?

Une volonté suprême de leur échapper le soutenait.

D'une main tremblante, il fit pivoter la dalle, se traîna sur la terrasse, puis franchit péniblement le petit mur bas du potager et passa par-dessus une haie.

Ces nouveaux efforts l'avaient épuisé.

Et comme il parvenait à une pelouse, il se laissa choir, défaillant.

Il ne pouvait pas aller plus loin.

— Cette fois, rugit-il, je suis perdu !...

Il envisagea rapidement la situation... Que pouvait-il faire?... Il était maintenant au pouvoir de ses adversaires... Il ne lui était pas même possible de prévenir ses complices... A moins d'une chance extraordinaire, il allait demeurer là, immobile, impuissant, voyant disparaître une à une ses dernières forces...

Alors, crispant les mains, écumanant de rage, il résolut de défendre chèrement sa vie.

Prêt à toutes les éventualités, il sortit un poignard dont il ne se séparait jamais et, comme un fauve acculé, attendit l'ennemi en grinçant des dents.

En approchant de la statue d'Eric, Gresham poussa un cri de stupéfaction.

— Regardez ! s'exclama-t-il, en montrant le sol à sa compagne.

Pearl se pencha.

Sur le sable de l'allée, on voyait nettement de petites traces rouges qui, s'éloignant du socle, semblaient se diriger vers la campagne.

L'homme à la cagoule avait laissé une marque sanglante derrière lui.

— Nous n'avons qu'à suivre cette piste ! reprit le chimiste avec joie... Je ne doute pas que ce soit la bonne... nous le tenons certainement !

Ils s'élançèrent.

— Harvey, recommanda Pearl, soyez bien prudent !... Avec cet individu, on ne saurait prendre trop de précautions... Vous êtes bien armé ?

— N'ayez pas peur !...

Bientôt ils arrivèrent jusqu'à la pelouse où l'homme à la cagoule agonisait.

— Le voilà ! s'exclama la jeune fille, d'une voix étouffée, l'apercevant la première...

Mais l'autre les avait également vus.

Ses lèvres éruptèrent un sourd rugissement. Une haine de haine flamba de ses yeux. Dans un brusque sursaut de tout son être, il se redressa.

Son bras leva un poignard menaçant vers les jeunes gens. Il sembla rassembler tous ses efforts pour se jeter sur eux.

— Vous ne m'aurez pas vivant ! gronda-t-il...

Mais Gresham l'avait prévenu.

D'une main sûre, il déchargea son revolver sur lui.

L'autre tournoya un instant sur ses jambes et s'abattit sur le gazon comme une masse.

Il était mort.

Harvey, se penchant sur lui d'un geste fébrile lui arracha sa cagoule.

Et pour la première fois les traits de cet homme redoutable leur apparurent.

Il était impossible d'avoir le moindre doute sur son identité. Haynes n'avait pas menti. Randolph était bien le frère de Winthorpe et d'Erza.

Sa ressemblance avec ses aînés était saisissante.

— Laissons-le, dit Gresham en entraînant doucement Pearl, pour la soustraire à ce spectacle d'horreur... Nous allons avertir la police... Elle se chargera de faire enlever le corps... C'est égal, soupira-t-il avec satisfaction, nous avons débarrassé l'humanité d'un monstre... Désormais, ne vous sachant plus exposée à aucun danger, ma bien-aimée, je pourrai donc enfin vivre tranquille !

— Mais, objecta-t-elle, et ses affilés ?

— Privés de leur chef, il n'y a rien à craindre d'eux... Ils ne vont pas tarder à connaître sa mort et iront se faire pendre ailleurs !... Quant à nous, nous n'avons plus qu'à reprendre le chemin du château...

Ils s'éloignaient déjà, lorsque soudain Pearl s'arrêta.

Elle revint en arrière et, se baissant, dans un geste de pitié suprême, elle ferma les yeux de l'homme à la cagoule.

— Malgré tout, murmura-t-elle, c'est un Walden !...

Mais, comme ils montaient les marches du perron, Gresham, d'un ton mystérieux, dit tout à coup à sa compagne :

— Vous allez rentrer seule, ma chérie, il faut que je vous quitte pour aller à New-York.

— Vous ne m'emmenez pas avec vous, Harvey ?

— Non, reprit-il, j'ai une course urgente à y faire.

Elle leva vers lui ses beaux yeux agrandis de surprise, et demanda, très intriguée :

— Mais quoi donc ?

Il la regarda avec une tendresse singulière et répondit :

— Que vous êtes donc une petite fille curieuse !

Et, lui souriant, d'un air énigmatique, il ajouta :

— Vous verrez, Pearl, c'est une surprise !...

Tandis que l'auto emmenait Gresham à



(Photo Film Pathé Frères.)

À LA POURSUITE DE L'ASSASSIN.

toute allure vers la cité, la jeune fille était remontée dans son boudoir, et, aidée par sa camériste, avait revêtu une robe d'intérieur en dentelle blanche, toute brodée de perles et de paillettes nacrées.

Puis elle s'était assise devant la glace de sa coiffeuse et, tout en remettant, d'un geste coquet, un peu d'ordre dans les boucles dorées de sa chevelure, elle se disait à elle-même :

— Il faut avouer que miss Waldon n'est pas une trop vilaine personne !...

Elle se mit à rire de tout son cœur et continua :

— Que je suis sotte !... Ce n'est pas à moi à le reconnaître, c'est à Harvey à me le dire... On peut-il être en ce moment ?

C'était bien simple, et rien, à la réflexion, ne pouvait paraître moins extraordinaire.

Gresham était entré chez le plus grand

bijoutier de Market Street, et, d'un ton assuré, demandait à voir des bagues.

III

JOIE... BONHEUR... IVRESSE

Ce matin-là, Pearl se leva épuisée et sévresse.

Elle n'avait point fermé l'œil de la nuit : l'aube l'avait surprise agitant dans son esprit mille pensées diverses qui l'avaient tenue éveillée.

Elle aurait cependant pu dormir paisiblement.

Le temps de ses épreuves était passé : rien ne l'empêchait plus de vivre tranquillement désormais.

Elle était délivrée de l'homme à la cagoule et ne doutait point qu'elle n'eût plus grand'chose à redouter de ses com-

plices, qui, privés de leur chef, ne s'inquiéteraient guère d'elle.

Rien ne l'empêchait plus, à présent, de reprendre la direction de l'usine qu'elle avait dû négliger depuis la mort de son père, malgré elle, et de continuer son œuvre formidable.

Elle restait seule des Waldon, et ce n'était point la pauvre Naomi, celle-là d'oiseau frivole et inconsciente, qui allait lui réclamer une part d'autorité.

Que d'événements, cependant, surgissaient-elle, s'étaient passés depuis quelques mois!... Elle croyait avoir vécu un rêve, ou plutôt un cauchemar... Cette vie bouleversée, succédant brusquement à une existence douillette et calme de jeune fille, entamée tout à coup des plus effroyables dangers auxquels elle avait miraculeusement échappé, la hantait toute pantelante et brisée du mauvais souvenir des angoisses lointaines.

Quelle haine s'était donc amoncelée au-dessus de sa tête, pour lui avoir suscité tant d'ennemis implacables dans sa famille même?

Quel vilain rôle avait joué son oncle Ezra, sous l'hypocrite affection qu'il semblait lui témoigner?... Sans doute, lui n'avait-il pas été le complice de l'homme à la cogoule... Le malheureux avait même payé de sa vie l'intimité de son frère... mais n'en guettait-il pas moins sournoisement le moment de s'emparer de l'usine qu'il convoitait si âprement?

Et son cousin Haynes, qui n'avait pas hésité à aider le misérable assassin par ambition, qui s'était associé à tous ses crimes dans l'espoir d'en profiter un jour!... Et Randolph, ce monstre sanguinaire toujours à l'affût d'une nouvelle proie?

— Ah! soupira-t-elle, c'est vrai! la malédiction de Dieu est sur notre maison!

Et alors elle se jura, en elle-même, de chercher désormais à l'en écarter et à attirer sur elle les bénédictions du ciel.

Pour cela, les usines Waldon ne fabriqueraient plus ces armes de guerre qui permettaient aux hommes de satisfaire leurs abominables appétits, dont, comme par un singulier avertissement, elle avait eu auprès d'elle un si terrible exemple.

Elles continueraient à travailler pour la France, à laquelle, d'un moment à l'autre, allait se joindre son pays dans un élan merveilleux de fraternité, parce que c'était la cause sacrée du droit et de la civilisation qu'elle défendait contre la barbarie.

Puis, la guerre terminée, le triomphe des alliés assuré, les usines Waldon seraient complètement modifiées.

Elles seraient, tout entières, employées à des œuvres de paix.

Les canons, les fusils, les mitrailleuses n'en sortiraient jamais plus: ils feraient place à des instruments aratoires.

Ce seraient des charrues, des semences, des herbes qui produiraient ces hauts fourneaux magnifiques qui avaient fait la renommée universelle des Waldon.

Et leur firme nouvelle, mais désormais bénie par les peuples qu'elle aiderait dans leurs travaux pacifiques, participerait au bien-être de l'humanité si bouleversée par l'effroyable cataclysme qui l'avait envahie.

Libre d'agit, désormais, comme elle l'entendait, elle donnerait à l'usine une direction nouvelle.

Peut-être Winthrop Waldon n'avait-il été philanthrope que par intérêt, cherchant à retenir ses ouvriers près de lui.

Elle le serait, elle, d'une façon désintéressée, par bonté et par pitié. Elle ferait d'eux une grande famille dont elle serait le chef, s'associant à leurs joies et à leurs peines et illuminant leur vie d'un peu de clarté, de bonheur et de bien-être.

La décision qu'elle venait de prendre la tint éveillée jusqu'à l'aube, formant mille projets divers.

Mais, au milieu de ce rêve généreux,

passait soudain un visage franc et rieur à la fois.

C'était celui d'Harvey.

Dans cette succession d'heures d'angoisse et de moments d'espérance qui avait été toute sa vie, ces derniers temps, c'était toujours lui qui lui apparaissait, lui qui dominait sa songerie, comme s'il occupait dans son existence la plus grande part.

Elle avait pris peu à peu l'habitude de s'appuyer, à tout instant, sur ce bras fort et loyal. À côté de lui, elle se savait en sûreté. Dans la sienne, sa petite main fragile ne tremblait plus. S'appuyant sur son bras, elle se sentait confiante et tranquille, protégée par son amour attentif.

Il lui semblait maintenant que le plus grand malheur qui eût pu lui arriver, c'eût été de le perdre.

Mais que faisait-il?

Pourquoi n'était-il pas là?... Pourquoi, depuis la veille, l'attendait-elle vainement? Que signifiait son départ soudain pour New-York?... Pourquoi avait-il pris cet air mystérieux pour lui annoncer qu'il lui préparait une surprise?... De quoi s'agissait-il?

Voilà ce qu'elle cherchait en vain à deviner.

Elle ne doutait pas qu'elle n'avait rien à craindre pour lui, mais jamais elle n'avait tant éprouvé qu'en ce moment le besoin de l'avoir près d'elle.

Elle eût voulu, sans tarder, le mettre au courant de ce qu'elle avait imaginé pendant la nuit de veille.

N'était-il pas son plus fidèle ami, son conseiller le plus sûr, son confident le meilleur?

Le baiser qu'ils avaient échangé, dans l'élan de toute leur âme, ne les avait-il pas fiancés?

Qui pouvait le retenir loin d'elle? Qui pouvait l'empêcher de revenir au château?

N'était-elle donc plus tout pour lui?

Mais comme, un peu triste, elle s'était assise au bureau de son père pour travailler, un petit coup léger à la porte la fit tressaillir tout à coup.

— Entrez, fit-elle.

C'était Gresham.

Il avait son air satisfait des bons jours et il s'avança vers elle en souriant.

— Bonjour, ma chère Pearl! dit-il...

Mais, d'un ton maussade, elle l'interrompit :

— Bonjour, Harvey... vous voilà enfin!

Vous n'êtes guère pressé de venir me retrouver, en vérité... Je vous ai attendu toute la journée d'hier, vainement!... Comme c'est peu gentil, à vous, d'agir ainsi!...

— Ne vous fâchez point, ma chérie, implora-t-il doucement... vous me pardonnerez certainement tout à l'heure, quand je vous aurai raconté tout ce que j'ai fait!...

Il s'était rapproché d'elle pour déposer sur son front si pur un baiser plein de tendresse, mais elle s'était vivement reculée, dans un mouvement de mauvaise humeur.

— Voyons, ma petite Pearl, s'écria-t-il, désolé, que signifie cette dureté soudaine envers moi... pourquoi me repoussez-vous? Ne m'aimez-vous plus?... Ne sommes-nous plus fiancés?

Elle hocha la tête ironiquement :

— Fiancés! répéta-t-elle... voilà, Harvey, qui est bien vite dit!... sommes-nous donc véritablement fiancés?

— Mais, balbutia le jeune homme un peu interloqué, il me semble cependant...

Alors, le regardant de son air railleur, elle répartit :

— Je me demande en vérité aujourd'hui, Harvey, si je n'ai pas été un peu légère et si, acceptant ainsi d'être votre femme, je me suis montrée suffisamment réfléchie!

— Pearl! murmura-t-il avec douleur...

— En somme, vous ne m'avez donné aucune des explications que vous m'avez

promises!... Vous vous êtes borné à me recommander d'avoir confiance... j'ai eu confiance... vous l'avez vu!... Mais enfin ne trouvez-vous pas, Harvey, que l'heure a sonné que vous m'appreniez qui vous êtes exactement, pourquoi vous êtes entré ici, en cachant à tout le monde votre véritable identité. Et pourquoi, enfin, vous avez dissimulé l'homme fortuné que vous êtes sous la figure d'un modeste chimiste.

— Pearl, répondit-il pensivement, vous connaissez l'histoire de ce héros d'opéra que nous avons vu ensemble au Métropolitain, qui avait fait promettre à sa fiancée de ne jamais lui demander qui il était et qui, aussitôt qu'elle avait parjuré son serment, l'avait quittée!

Elle lui jeta un coup d'œil amusé:

— Voilà un étrange parallèle. Allez-vous m'abandonner aussi, Harvey, parce que je vous ai posé une question si naturelle? Si quelqu'un a le droit et le devoir d'être sérieusement renseigné sur vous et votre passé, n'est-ce pas moi?...

Il se mit à rire.

— Ma chérie, je trouve au contraire votre curiosité tout à fait légitime... Ce que je vous aurais reproché même, ce serait de ne pas l'avoir eue!... car vous auriez alors paru indifférente à mon égard... Est-il défendu au cœur le plus épris d'être prudent?... Je ne le crois pas... Je vais donc vous satisfaire immédiatement et en quelques mots vous apprendre tout ce que vous desirez savoir.

Il y avait, dans ses paroles, un tel accent de franchise et de loyauté que la jeune fille eut honte de la façon brutale dont elle avait parlé à cet incomparable ami, et qu'elle regretta la peine qu'elle lui avait si injustement causée.

Elle fut sur le point de se jeter à son cou, de lui demander pardon de ses doutes, de lui crier qu'elle avait foi en lui et d'arrêter les explications sur ses lèvres, d'un baiser, mais elle n'en eut pas le temps.

Déjà, il avait commencé d'une voix grave:

— Ma chère Pearl, apprenez d'abord que, dès mon enfance, j'ai toujours eue plus grand goût pour l'étude de la chimie... Mon père, qui était un importateur de New-York, ce qui vous explique ma situation de fortune, ne me contraria nullement dans mes goûts comme le font généralement les familles pour leurs enfants... Quand je lui déclarai, un matin, que je voulais être chimiste, il fut un peu étonné au premier moment, je l'avoue, mais il ne répondit qu'il n'y avait pas de son métier pourvu que l'on y réussit et qu'il me laissait libre de chercher à faire concurrence à tous les grands savants des Etats-Unis si cela me plaisait... J'obtins donc mes diplômes et je m'abandonnai tout entier à une science qui me passionnait quand, tout à coup, l'amour vint me détourner de mes travaux.

— L'amour! murmura Pearl, pensive.

— L'amour lui-même... Il arriva qu'un jour, par hasard, je rencontrai sur ma route une jeune fille qui devait décider de ma vie tout entière... La première fois que je la vis j'eus comme un éblouissement... Elle n'était pas seulement délicieusement jolie, ses yeux bleus n'avaient pas seulement cette profondeur d'océan que l'on ne pouvait oublier quand on l'a vu... mais encore elle avait cette chevelure des princesses des contes de fée... si blonde, si claire, si éclatante, qu'elle semblait de la mousse de soleil et qu'elle encadrait au tête, délicate et fine, d'un halo d'or comme une sainte d'un vitrail ancien...

— Ah! fit Pearl, malicieusement, abaissant ses longs cils... et le nom de cette jeune fille?

— Laissez-moi continuer... Dès lors, ma destinée était fixée et je me jurai de ne pas avoir d'autre femme qu'elle... Je m'informai et j'appris alors que c'était l'enfant unique de M. Waldon, l'industriel célèbre.

J'éprouvai aussitôt le plus vif découragement... Je n'avais encore aucune situation personnelle... Absorbé par mes recherches scientifiques, je ne m'étais jamais préoccupé des questions matérielles de la vie... N'étais-je pas certain, si, malgré la fortune de mon père, j'osais lever les yeux sur la

de la foule des prétendants qui devaient évoluer autour de vous?... Je résolus donc d'arriver jusqu'à vous, Pearl, et de faire en sorte de vous convaincre, peu à peu, de la sincérité de mes sentiments à votre égard !... Mon père venait de mourir, me laissant non point cette grosse fortune



(Photo-Film Pathé Frères.)

HARVEY ET PEARL, ATTAQUÉS PAR LEUR ENNEMI.

elle du propriétaire d'une des plus puissantes firmes de New-York, d'être tout simplement éconduit !... Miss Waldon pouvait et devait aspirer à un plus brillant parti !...

— Harvey ! interrompit celle-ci, d'un accent de reproche, ne savez-vous pas qu'en Amérique ce ne sont pas les parents qui décident du cœur de leurs enfants, et que nous sommes libres de choisir l'époux que nous souhaitons ?

— Sans doute. Mais comment, ne me connaissant pas, m'auriez-vous distingué

qu'ont imaginée Haynes et Noami pour vous mettre en défiance contre moi, mais une large aisance qui me permettait de vivre libre et indépendant, quand j'appris qu'une place de chimiste était vacante à l'usine... Je la sollicitai, je l'obtins, acceptant toutes les conditions que l'on me faisait... Mais, que m'importait !... Je vous voyais tous les jours, je vivais près de vous !... Je servis votre père de mon mieux. Je devins peu à peu son homme de confiance... Il ne me restait plus qu'à conquérir votre sympathie !...

Et comme, tout ému, malgré lui, à ce souvenir, il se taisait un instant, elle avoua, l'enveloppant d'un regard chargé de tendresse :

— Harvey, vous l'avez obtenue tout de suite !... Je ne vous ai jamais caché l'affection que j'avais pour vous !

— C'est vrai, dit-il... Mais il y avait si loin encore de la sympathie à l'amour !... Il fallait que je vous montrasse que j'étais digne de vous et que vous finissiez par comprendre la passion profonde que je nourrissais pour vous !... Les événements malheureux qui se succédèrent, à la mort de votre père, me permirent de vous montrer tout le dévouement et toute l'affection dont j'étais capable vis-à-vis de vous... La suite, Pearl, ma bien-aimée, vous la connaissez !...

Accoudée au bureau de son père, le front appuyé dans sa main, elle écoutait attentivement chacune des paroles de son fiancé.

— Oui, mon cher ami, répondit-elle, pensivement, Grâce à vous, j'ai échappé aux terribles manœuvres du plus implacable des ennemis et je vous serai toujours profondément reconnaissante d'avoir, sans hésiter, dans des circonstances si critiques, risqué votre vie pour sauver la mienne !

Il reprit avec chaleur :

— C'est si peu de chose quand on aime ! Je n'ai pas même songé, je vous le jure, que je pouvais courir le moindre danger... et l'avenir m'a donné raison !... Mais, continua-t-il, je n'ai pas encore terminé mes explications et j'ai encore quelques mots rapides à ajouter !... Quelques jours avant sa mort, M. Winthrop Waldon, qui n'avait plus de secret pour moi, m'avait fait part de ses intentions... Il voulait mettre ses usines au service des alliés et les aider à repousser l'agression infâme d'une nation sans foi... « Gresham me disait-il souvent, je ne traiterai jamais avec les Boches... Ils m'offrent des sommes considérables... Ils

cherchent à me circonvenir... Ils me menacent parfois... Ils m'entourent d'un réseau d'espionnage de plus en plus serré, mais cela ne changera rien à mes intentions... Ce que j'ai décidé sera... et ma volonté est de fer... Notre nouveau lance-grenades sera pour la France... Notre nouvel explosif aussi... Aussi, fut-ce avec joie que je vis que, fidèle aux idées de votre père, vous repoussâtes les propositions du baron von Ratheim, soutenu, parce qu'il les avait achetées, par votre oncle et votre cousin... »

— Vous m'avez énergiquement secondée, interrompit la jeune fille, et je vous en remercie...

— Après la mort de M. Waldon, je songai que, tout certain que je fusse de l'exécution de ses volontés suprêmes, mon rôle n'était point terminé... Je me rendis au ministère de la guerre et je demandai que l'on me prît comme agent secret... non certes pour vous espionner, Pearl... vous aviez donné votre parole et j'avais une confiance absolue en vous !... mais pour me permettre de lutter efficacement contre les manœuvres sourdes dont vous pourriez être, à votre issu, l'objet de la part de ces damnés Teutons... Le gouvernement américain n'eut pas ainsi de policier plus attentif que moi à l'usine... Ne m'en veuillez pas, ma chérie, se hâta-t-il de dire, en voyant que son interlocutrice ne pouvait se défendre d'un peu d'étonnement... Grâce à cette situation, j'ai pu obtenir des appais officiels qui m'ont été quelquefois bien utiles quand il s'agissait de vous protéger contre votre redoutable ennemi... Je n'avais qu'un signe à faire pour avoir des policiers à ma disposition !... Tout cela, d'ailleurs, le baron von Ratheim le savait bien !... L'ambassade d'Allemagne m'avait fait l'honneur de m'entourer moi-même d'une nuée d'espions... un boy japonais, que j'avais à mon service, fouillait mes tiroirs en mon absence... Je ne prenais donc jamais trop

le précautions et c'est ce qui vous donne l'explication de mon petit carnet rouge qui vous a tellement intriguée !

— Et, demanda Pearl, pouvez-vous me dire à présent ce qu'il contenait, ce fameux calepin auquel vous paraissiez tenir tant ?

— Mais, volontiers... Je ne veux plus avoir aucun secret pour vous...

Il le sortit de la poche de son veston et le lui offrit :

— Regardez !... Il contient simplement la clé qui me permettait de correspondre avec le ministre de la guerre et l'ambassade de France sans que personne pût deviner le véritable sens de nos lettres. Vous voyez de quelle utilité il était pour moi et quel intérêt j'avais à ce que personne y jetât les yeux !... Von Ratheim ne l'ignorait pas et le scélérat a payé de sa vie son désir de s'en emparer !

Il s'arrêta et, d'un ton affectueux :

— Désirez-vous encore savoir autre chose, Pearl ? continua-t-il en souriant. Si vous avez quelque question à me poser, je vous y répondrai avec la même franchise... Je ne veux absolument plus rien avoir à vous cacher, je vous le répète...

D'un geste spontané, elle lui tendit la main.

— Non, Harvey... Ce que vous me dites me suffit... Si j'ai eu le tort de me montrer un peu curieuse, je n'ai jamais douté de vous... Je savais le brave et loyal garçon que vous étiez... et votre place, désormais, est près de moi pour toujours... Que pourrais-je devenir sans vous ?... Vous êtes mon seul et véritable ami !...

Il la regarda avec une tendresse infinie et porta à ses lèvres la petite main qu'il tenait, depuis un instant, amoureusement entre les siennes.

— Et avec moi, Pearl, murmura-t-il à voix basse, que deviendrez-vous ?

Elle se mit à rire, de ce rire charmant

qu'il montrait la rangée de perles merveilleuses de ses dents :

— Ce que je deviendrai ? répéta-t-elle malicieusement... En voilà une question,



(Photo Film Paris-Presse.)

HARVEY VA SILLONNER SON ENGAGEMENT.

grand enfant... Mais vous le savez bien !... votre femme !...

— Pearl ! s'écria-t-il éperdu... ma chère Pearl... Que venez-vous de me promettre ? Pouvais-je imaginer un pareil bonheur...

— Oh ! protesta-t-elle, ne vous en dou-

tiez-vous pas un peu, cependant ?

— Si, mais quand on aime ne tremble-t-on pas toujours... Et tout le bonheur qu'on ne tient pas dans la main, a dit le poète, n'est-il point un rêve?...

— Il sera une réalité, Harvey... seulement, remarqua-t-elle, en lui jetant un coup d'œil malicieux, vous avez oublié l'essentiel, il me semble ! Vous n'avez pas seulement songé à votre bague de fiançailles.

— Croyez-vous ? s'exclama-t-il gaiement.

Il fouilla dans sa poche, en sortit un petit écrin, l'ouvrit et le lui présentant :

— Vous plaît-elle ? demanda-t-il.

— Oh ! l'admirable perle ! dit-elle avec ravissement.

— Dame !... pouvais-je vous offrir quelque chose qui allât mieux avec votre nom ?

Il avait pris la bague qui était un jonc d'or où était enchâssée une énorme perle du plus bel orient.

— Tendez votre doigt, ma bien-aimée ! dit-il d'une voix qui tremblait un peu.

Il s'arrêta et, d'un ton soudainement grave :

— Vous avez bien réfléchi ? interrogea-t-il... Dans un instant, il sera trop tard pour vous dédire... et nous serons véritablement fiancés !...

— Je suis tout à fait décidée, Harvey !

Il prit la bague, la passa à son doigt nue :

— Nous voici engagés, Pearl.

Alors, d'un geste gracieux, elle porta à ses lèvres l'anneau qui les unissait pour toujours et y posa ses lèvres.

Et comme Gresham lui ouvrait ses bras, elle s'y jeta toute frémissante de joie et ils demeurèrent longtemps ainsi, sans trouver une seule parole qui exprimât la joie débordante de leur cœur.

Mais qu'en eussent-ils besoin ! Le silence a son éloquence et les plus grands mots sont parfois impuissants à rendre les sentiments trop profonds...

Cependant, la jeune fille, la première, se dégagea et demanda à son compagnon :

— Voilà la première cérémonie accomplie... Maintenant, Harvey, quand nous marierons-nous ?

— Mais quand vous voudrez.

Elle se mit à rire :

— Oh ! fit-elle, mutine, si je vous prenais au mot. Qu'en penseriez-vous ? Si je vous disais : Mais, mon cher Harvey... tout de suite...

— Ce que je dirais !... Mais que rien n'est plus facile, Pearl...

— Et le temps de dresser les actes... de prévenir le pasteur... de réunir les témoins ? d'aller au temple ? Et ma robe ! Je veux une toilette splendide pour que vous me trouviez très belle !...

— Il n'est rien d'impossible quand on aime !

— Vous croyez ?

— J'en suis sûr... Je vais, d'ailleurs vous le prouver dans un instant... Voulez-vous venir avec moi dans le hall ?

— Cela sera la surprise ?

— Justement ! répartit-il d'un petit air énigmatique.

Et quand ils furent descendus :

— Ma chère Pearl, demanda encore le jeune homme, en l'attirant dans ses bras avec émotion, vous êtes bien résolue à m'épouser ?... et vous acceptez même que cela soit immédiatement ?

— Oui, Harvey, répondit-elle d'un ton décidé.

— Eh bien, soit... regardez donc.



Il alla à la tenture qui masquait le fond de la pièce et la tira brusquement.

Et alors les yeux stupéfaits de miss Walden aperçurent un groupe qu'elle ne s'attendait certainement pas à voir.

Il se composait d'un pasteur, de John et de Jack, en redingote, comme témoins, et de la camériste qui portait un énorme bou-

quet de camélias blancs, noué par des flocs de ruban de satin de même nuance.

— Voilà, s'écria-t-il en riant, tout ce qu'il faut pour nous marier.

Pearl demeura un instant interloquée. En vérité, cela dépassait tout ce qu'elle eût pu imaginer, bien que l'on fût en Amé-

ric, enchanté, il les sortit de sa poche et les lui tendit triomphalement.

— Voilà pourquoi, ma chérie, expliqua-t-il, vous m'avez attendu vainement hier. J'ai consacré tout mon après-midi à la recherche des actes d'état civil... Me pardonnerez-vous, maintenant, de vous



(Photo Film Pathé Frères.)

LE MARIAGE.

rique, cet extraordinaire pays où, quand sur le Central Railway, on rencontre une jeune fille qui vous plaît, on n'a qu'à téléphoner à la plus proche station pour y trouver un clergyman qui, montant sur le marchepied du wagon, vous unit pour la vie, et à la suivante un juge qui prononce le divorce.

— Mais, objecta-t-elle seulement, avez-vous au moins les licences et les papiers indispensables.

— Parfaitement ! répondit Gresham sans sourciller.

avoir laissée seule ? ajouta-t-il tendrement.

Pearl, pour toute réponse, prit simplement le bras que lui offrait son fiancé et doucement émue se dirigea avec lui vers le pasteur.

Et, comme celui-ci leur demandait s'ils entendaient être unis, ce fut d'une voix ferme que les jeunes gens répondirent affirmativement.

Ils étaient mariés...

Cinq minutes plus tard, la cérémonie était terminée et Pearl Waldon était de-

venue l'heureuse mistress Gresham. Ils étaient allés s'asseoir tous deux dans la serre où, pour la première fois, Harvey avait sauvé la jeune fille des griffes de son ennemi.

Et, soudain, au milieu des serments d'amour dont ils ne se lassaient point, la voix de Gresham se fit grave :

— Ma bien-aimée, dit-il, ces joies profondes m'ont empêché de vous apprendre une grande nouvelle... Hier, le Président a lu au Sénat un message où il reconnaissait l'état de guerre avec l'Allemagne... et d'unanimes applaudissements ont salué cette déclaration.

Pearl s'était levée d'un bond enthousiaste.

— Vive la France ! cria-t-elle joyeuse.

— Oui, répéta lentement Gresham... Vive la France !... Nous allons nous ranger du côté de la Justice, et le drapeau étoilé flottera bientôt en Europe.

— Vous m'en voyez toute ravie... L'usine fonctionnait déjà, depuis six mois, à plein rendement pour l'armée du droit... Nous allons redoubler d'ardeur... Mais, reprit-elle, tout à coup, en regardant avec un peu d'inquiétude son compagnon, qu'allez-vous faire, Harvey ?

Il lui baisa longuement les lèvres et répondit en l'étreignant tendrement contre lui :

— J'ai, sur moi, ma commission de lieutenant d'infanterie... et je ferai partie du premier contingent qui débarquera en France...

Elle laissa tomber sa tête sur l'épaule de son mari pour cacher les larmes qui jaillissaient de ses yeux, malgré elle :

— C'est bien, Harvey ! approuva-t-elle simplement.

— Pendant ce temps vous, ma chérie, vous resterez ici... L'usine a plus que jamais besoin d'une surveillance de tous les jours... Vous redoubleriez d'efforts... Et vous vous montrerez comme toujours la femme courageuse et forte que j'ai aimée dès que je l'ai vue !...

Pearl demeura rêveuse comme si elle

voyait l'avenir s'auréoler d'une clarté magnifique d'espérance, et maîtrisant la douleur qui lui angouissait le cœur, elle se serra davantage contre l'être si cher qui allait la quitter.

— Oui, fit-elle enfin, dans la vie, il faut avant tout faire son devoir !... Faites le vôtre, Harvey, je vous promets de faire le mien !...

IV

LES COMPLICES

Ainsi que l'avait prévu Gresham, la mort de l'homme à la cagoule n'avait pas tardé à être connue de ses acolytes.

Dans le repaire où ils avaient l'habitude de venir chercher ses ordres, Bill, le lendemain du jour qui avait vu la fin du misérable, était entré en coup de vent et s'était écrié :

— Le chef est mort !...

Les malfaiteurs s'étaient regardés atterrés.

Qu'allaient-ils faire maintenant ? Qu'allait devenir leur bande ? Qui, désormais, allait les commander ?...

Tout désenparés par cette nouvelle inattendue, ils se demandaient anxieusement comment il convenait de s'organiser.

— Il faut prendre immédiatement une décision, dit enfin l'un d'eux.

— Nommons un nouveau chef ! proposa un autre.

— Ce sera le mieux, appuya Kate Quennie, mais qui, d'entre nous, se sent capable de remplacer l'homme à la cagoule ?

Ils se dévisagèrent en silence, hochant la tête, sentant bien qu'aucun d'eux n'avait l'autorité nécessaire pour succéder au redoutable individu.

— Tirons-le au sort ! s'écria soudain Jonathan.

Un éclat de rire, derrière eux, les fit tressaillir.

Ils se retournèrent.

Gresham, entré depuis quelques ins-

tante dans leur mesure, sans qu'ils l'eussent vu, les contemplait, les bras croisés.

Il avait revêtu un uniforme de lieutenant de l'armée américaine, ce qui lui donnait une allure plus dégagée encore et une impression de force contre laquelle il n'eût pas fallu se risquer.

D'ailleurs, un revolver pendait prudemment à son ceinturon dans sa gaine de cuir fauve.

Alors, imitant sans le savoir le policier Javert, dans une situation analogue :

— Voulez-vous que je vous prête mon chapeau? interrogea-t-il ironiquement.

Ils se regardèrent interdits et, d'un geste simultané, sans qu'il leur en eût rien dit, s'empressèrent de lever les mains pour montrer qu'ils n'entendaient opposer au jeune homme aucune résistance.

— Bas les pattes! fit Harvey... C'est fini de s'amuser à présent, mes amis... Maintenant, il s'agit de filer doux... Al-lons, en ligne, que je vous parle l'un après l'autre.

Il ne fallait point songer à autre chose qu'à obéir.

Les bandits se placèrent ainsi qu'il leur en avait donné l'ordre et Gresham s'adressa alors individuellement à chacun d'eux :

— Toi, Pitch, tu n'as pas été toujours un apache!... Es-tu disposé désormais à marcher droit?

— Oui, murmura l'interpellé, en baissant humblement la tête.

Gresham continua :

— Et toi, Bill... Tu étais cependant un bon ouvrier avant d'avoir rencontré ce misérable!... Tu gagnais six dollars par jour. Tu avais une femme et des enfants que tu semblais aimer. Pourquoi es-tu sorti de la bonne voie?

— Je m'en repens, murmura le gredin à voix basse.

— Quant à toi, Jonathan, je crois qu'il n'y a rien de bon à espérer de toi!... Tu

es un paresseux et un ivrogne... Demain tu recommenceras!...

Pendant qu'il terminait par Kate Quennie, qui s'était placée la dernière, les bandits s'étaient concertés entre eux d'un rapide coup d'œil; il s'agissait de se montrer plus malin que Gresham et de l'abuser par une contrition hypocrite.

Alors, encouragé par ses camarades, le premier prit la parole :

— Vous nous jugez mal, monsieur Gresham... Quand vous êtes entré, nous étions en train de nous entendre pour nous engager dans l'armée américaine, si un jour notre pays a besoin d'elle...

Mais le jeune homme haussa les épaules et, d'un ton coupant :

— Non, reprit-il, pas cela!... Je veux bien vous aider à vous racheter... Mais l'armée américaine, si elle est obligée de partir pour les champs de bataille de l'Europe, ne se composera que de bons et loyaux garçons.

Voyant leur plan échouer, les bandits se jetèrent en dessous un regard entendu.

Jonathan fit un signe.

Alors, d'un même élan, ils s'élancèrent tous ensemble sur le chimiste pour l'assommer.

Mais celui-ci se tenait prudemment sur ses gardes.

D'une main, il avait saisi son browning et, de l'autre, porté un petit sifflet à ses lèvres.

A son appel, les détectives qui surveillaient le repaire accoururent, tandis que lui-même tenait vaillamment tête à ses adversaires.

La porte vola en éclats et la police apparut sur le champ de bataille.

Ce ne fut pas long.

En un clin d'œil, les malandrins furent réduits à l'impuissance. Ce fut en vain qu'ils essayèrent désespérément de lutter et de faire usage de leurs armes.

Les policemen étaient plus nombreux qu'eux et toute résistance fut inutile.

— Mettez-les à tous les menottes, dit Gresham... A la femme aussi... Elle n'est pas moins coupable que les autres... J'étais bien certain de ce qui arriverait, continuait-il, mais j'ai voulu, une dernière fois, leur donner la possibilité de racheter leur vie passée... Il n'y a rien à espérer d'eux ! Ce sont les complices de l'homme à la cagoule et ils auront à rendre compte de ses crimes au jury criminel !...

Les détectives obéirent.

Malin, avant d'être entraînés par eux, Bill se tourna vers Harvey et, d'un ton gouailleur :

— T'es donc de la police, toi?...

Celui-ci se mit à rire.

— On en est toujours quand il s'agit de purger la société d'individus de votre espèce... Allons, ajouta-t-il aux policemen, emmenez-les...

Restait Naomi.

Qu'était devenue la jeune fille après son brusque départ du château?

Elle ne s'était pas senti la conscience tranquille.

Quand elle avait appris la mort de Haynes, elle n'avait pas eu le courage d'affronter la colère de Pearl, redoutant que celle-ci n'eût, grâce à lui, appris, notamment, comment elle avait intercepté certain télégramme et envoyé des messages signés faussement, lesquels étaient destinés à mettre les deux fiancés à la merci de leur ennemi.

Moins coupable que Haynes, elle ignorait l'existence de Randolph et la véritable identité de l'homme à la cagoule.

Se jugeant incapable d'assumer la direction de l'usine, malgré le vif désir qu'elle en avait eu, pour la satisfaction de ses goûts de luxe, de coquetterie et de gaspillage, elle avait trop facilement accepté d'aider son cousin à s'emparer de la succession de son oncle, à la condition qu'il lui en assurât une large part, et avait volontairement fermé les yeux sur la complicité de son parent avec le sinistre malfaiteur.

— Quand Pearl sera moins irritée contre moi, avait-elle songé, je ferai tous mes efforts pour rentrer en grâce auprès d'elle... Et comme je suis maintenant la seule personne de sa famille qui lui reste, elle me pardonnera assez facilement... Pour le moment, disparaissions donc prudemment. Je reviendrai à mon heure !

Noëmi ne connaissait pas la mort tragique de l'homme à la cagoule ni les recommandations que, dans un geste de galanterie suprême, Haynes avait faites à Pearl à son sujet.

Elle partit donc.

D'ailleurs la pauvre fille n'avait pas de chance. Il était écrit qu'elle devait être une amoureuse perpétuellement déçue.

Elle avait aimé Gresham, qui l'avait dédaignée. Le capitaine Armand de Karguezec lui avait infiniment plu, mais il ne s'en était jamais aperçu. Il en était ainsi de tous les hommes qui l'avaient approchée, retenus et déconcertés par son air de prudence hypocrite, derrière lequel bouillonnait une âme incandescente cependant.

Et Naomi s'en était allée à la recherche de l'heureux mortel qui saurait comprendre les ardeurs cachées dont débordait son cœur.

V

LE CHAMP DE BATAILLE

Dès le mois de mai, les troupes américaines commencèrent à débarquer sur la terre de France.

Bravant les sous-marins ennemis, qui s'étaient juré de ne pas laisser passer un seul transport, elles abordèrent en France avec une rapidité et un ordre qui causaient chez les alliés une impression considérable.

La perfection de l'outillage de débarquement surpris les plus optimistes, et



(Photo Miss Fiske Brown.)

TRAIL COMPANY'S CAMBODIEN BOYCOTT BLISS.

dans cette organisation méticuleusement réglée, on n'eut pas à enregistrer la moindre confusion.

Aussitôt l'armée américaine se mit au travail.

Nouvelle venue, composée d'abord de volontaires, puis de toute la jeunesse courageuse et ardente des États-Unis, elle avait tout à apprendre.

D'immenses camps d'entraînement furent construits, et, sous la direction d'officiers français, les sammies s'initiaient aux principes d'une guerre sans précédent.

Ils redoublèrent d'efforts.

Sortant de terre comme si quelque César avait frappé le sol de leur libre pays, ces légions neuves formèrent une armée agencée et manœuvrant selon les formules les plus pratiques.

Quelques mois d'un labeur acharné leur suffirent pour bénéficier de la science et des méthodes que nos alliés avaient mis trois ans à acquérir si durement.

Bientôt, tandis que les troupes américaines continuaient à débarquer en France, avec une impressionnante régularité que les empires centraux ne soupçonnaient pas, passait de dix-sept cents hommes par mois en mai 1917 au chiffre formidable de deux cent soixante mille, un an plus tard, la bannière étoilée allait faire son apparition sur les champs de bataille.

Gresham, qui avait fait partie d'un des premiers contingents, se donnait tout entier à son nouveau métier et attendait impatiemment le moment de verser son sang pour une cause sacrée.

Mais l'occasion ne s'en présentait pas encore, et le jeune homme rongait son frein en silence, soutenu par les lettres tendres de Pearl qui, de son côté, dirigeait de son mieux ses usines.

Cependant, les événements se précipitaient.

Obligé par la nécessité d'en finir rapidement, voyant la victoire décisive lui échapper chaque fois qu'il croyait la

tenir, l'ennemi lançait une dernière fois ses hommes en avant, dans un cri suprême : « la poussée pour la paix. »

Ce fut, avec la prise de Château-Thierry, la phase la plus critique de la guerre : déjà quelques pessimistes voyaient les Allemands marcher sur Paris.

Mais, bientôt, la bataille devait changer d'aspect.

Le général Poch, dans l'éclair de génie des plus grands capitaines, prenait soudain l'initiative qui appartenait à l'armée allemande.

Le plus effroyable duel allait commencer.

Foch laissa Ludendorff mettre sur pied toutes ses conceptions stratégiques, puis, y ayant vu clair dans sa solution, agit à son tour.

L'offensive allemande se brisa devant Épernay et Reims; alors il sortit hardiment de la défensive.

Et ce furent bientôt la deuxième victoire de la Marne, la victoire de l'Ailette, la victoire de l'Aisne.

Les communiqués allaient, désormais, chaque matin, resplendir de glorieuses nouvelles jusqu'à ce que Ludendorff, manœuvré sans relâche, épuisé, désespéré, ordonnât une retraite générale.

Le sort de la guerre était réglé.

Déjà, l'armée américaine avait fait ses premières armes, en tenant le terrain autour de la cote 304 et reprenant magnifiquement le bois Belleau et le village de Vaux.

Elle allait donner sa pleine mesure à Saint-Mihiel, hernie qui, depuis quatre ans, nous empêchait de tenter aucune action en Argonne.

À l'aube du 12 septembre, sous la pluie, après quatre heures d'un bombardement inouï, le général Pershing lança ses divisions derrière les chars d'assaut.

Leur ardeur fut irrésistible. Ni les grenades de l'ennemi, ni les liquides enflammés, ni ses gaz toxiques, ni ses innom-

brables mitrailleuses ne parvinrent à les arrêter. A midi, d'un côté, Monsec, Faunes et Thiancourt, étaient occupés, de l'autre, l'attaque des Hauts de Meuse progressait rapidement.

La tenaille américaine se reserrait peu à peu ; dans la nuit, elle referma ses pinces puissantes à Hattonchâtel et à Vigneules et les sommets réunis pousèrent de l'avant.

Gresham marchait en tête de ses soldats, plein d'enthousiasme, payant d'exemple et les encourageant de toutes ses forces :

— Hardi, garçons ! leur criait-il...

Devant eux, il franchissait les réseaux de fil de fer barbelé, sautait les trous remplis d'eau, se glissait le long des cratères de mines profondes.

La mitraille faisait rage autour de lui ; au-dessus de la vaillante petite troupe, les shrapnells éclataient dans les floconnements blanchâtres, abattant ses hommes un à un.

— En avant, boys ! répétait-il plus énergiquement.

Tout à coup, il s'effondra sur le sol. Une balle venait de l'atteindre.

Deux soldats s'élançèrent pour le relever, mais il leur donna l'ordre de le laisser et de continuer leur route.

— Non, dit-il, vous avez autre chose à faire !... Courez aux Boches !... On me ramassera bien tout à l'heure !...

Il demeura ainsi étendu sur le sol.

Sa blessure le faisait effroyablement souffrir, d'une douleur qui semblait maintenant lui ténailiser tout le corps. La balle l'avait frappé à la jambe, fracturant l'os.

Une fièvre aiguë le terrassait, voilant ses yeux de larmes et desséchant sa gorge.

— Pearl ! murmura-t-il dans un appel suprême.

Et il s'évanouit.

Mais, à ce moment, une auto-ambulance américaine s'arrêta sur le bord du chemin.

Deux brancardiers avaient aperçu l'officier et s'empressaient de descendre pour le secourir.

Une jeune femme les suivait, portant les objets nécessaires à un premier pansement, une infirmière qui, voyant le blessé, poussa une exclamation d'angoisse et s'élança vers lui.

— Relevez-le bien doucement, recommanda-t-elle, tandis qu'elle-même lui soutenait la tête avec d'innuies précautions.

Et, quand il fut étendu sur la civière elle versa entre ses dents serrées quelques gouttes d'un cordial qui le fit revenir à lui.

Il ouvrit les yeux et il sembla alors qu'il entrât dans un rêve merveilleux.

Un cri de joie monta à ses lèvres, une lueur de bonheur éclaira son visage très pâle, et il répéta ce nom si cher qu'il avait balbutié en une suprême invocation quelques instants auparavant, lorsqu'il croyait mourir :

— Pearl !

C'était elle, en effet, elle qui n'avait pas eu la patience de demeurer en Amérique tandis que son mari se battait au loin et qui, pour le rejoindre, sans le lui dire, s'était engagée dans la Croix-Rouge.

— Pearl ! reprit-il éperdu. Vous, ma bien-aimée !...

— Oui, mon amour ! répondit-elle. Oui, c'est moi, Harvey... Mais n'était-ce pas à mon tour de me trouver près de vous quand vous auriez besoin de moi ?...

ÉPILOGUE

Est-il indispensable, maintenant, de donner une conclusion à cette histoire ?

Ramené à l'arrière, Gresham guérit rapidement. Bientôt, tendrement, appuyé sur le bras de sa femme, il put se promener dans le cantonnement. Une permission bien méritée lui permit d'aller achever sa guérison en Amérique.

Mais l'Allemagne était tombée sur les genoux, demandant grâce. Le jeune offi-

cier, libéré, demeura à New-York où il aida Pearl à diriger l'usine Waldou, qui travaillait maintenant à effacer les traces de cette effroyable guerre.

Quant aux lecteurs, peut-être trouveront-ils que les aventures des deux jeunes gens furent singulièrement compliquées et que parfois même la vraisemblance n'y fut pas toujours respectée, mais l'auteur leur répondra qu'il ne faut pas prendre trop au sérieux un récit écrit uniquement pour

les distraire un instant. Vivre est heureusement beaucoup plus simple !

Pour être heureux, il n'est pas nécessaire aux amoureux d'avoir échappé ensemble à mille embûches et d'avoir risqué douze fois la mort en sauvant l'être que l'on aime !

Il suffit de s'être rencontré un jour, de s'être plu, de se l'être dit et d'avoir, en s'appuyant au bras l'un de l'autre, confiance dans l'avenir...

FIN



(Photo film Paoli Frères.)

NOUS PUBLIONS AUJOURD'HUI

LE DERNIER ÉPISODE DE

LA MAISON DE LA HAINE



Fidèles à la règle que nous nous sommes imposée
de ne publier que les grands succès de l'écran, nous
===== avons acquis le droit de reproduire. =====

LE FILS DE LA NUIT

qui vient d'achever dans tous les Grands Cinémas de
France une triomphale Carrière. Cette œuvre émou-
vante dont la plus grande partie se déroule dans l'ad-
mirable décor du Maroc inexploré unit les péripéties
les plus violentes et les plus dramatiques aux
===== plus touchantes scènes d'amour. =====



TOUT LE MONDE VOUDRA LIRE

LE FILS DE LA NUIT

Dont le premier épisode sera en vente

JEUDI PROCHAIN

CHEZ TOUS LES LIBRAIRES ET MARCHANDS DE JOURNAUX

Collection "IN EXTENSO"

NOUVELLE SÉRIE

La Collection In Extenso à Un franc le volume, qui s'est classée, dès la première heure, au premier rang des grandes Collections de vulgarisation des œuvres maîtresses du roman contemporain, se transforme aujourd'hui.

En présence du remarquable renouveau de l'Art du Livre auquel nous assistons, désireuse de ne pas faire figure de parodie des éditions d'art, elle supprime les illustrations intercalaires, au bénéfice de la netteté, de l'harmonie typographique du texte.

Mais, soucieuse en même temps, de maintenir en étroite collaboration l'artiste et l'écrivain, *La Collection In Extenso* s'illustre désormais d'une planche en couleurs qui résumera, avec plus de prestige, l'esprit du livre.

Sous cet aspect nouveau, à la fois plus agréable et plus logique, elle ne manquera pas d'obtenir d'un public fidèle la faveur soutenue dont elle n'a cessé de jouir depuis ses débuts.

LES HUIT PREMIERS IN EXTENSO

DE NOTRE NOUVELLE SÉRIE

Edmond JALOUX. — **L'Agonie de l'Amour**, couverture et hors-texte de Ciolkowski.

François de NION. — **La Missionnaire**, couverture et hors-texte de Geo Ham.

Maxime FORMONT. — **L'Énergie**, couverture et hors-texte de J. Basté.

Maurice MONTÉGUT. — **La Chaîne des Dames**, couverture et hors-texte de Leroy.

Remy SAINT-MAURICE. — **L'Inutile Péché**, couverture et hors-texte de R. Castaing.

Paul LACOUR. — **Gilberte**, couverture et hors-texte de Sat.

André BILLY. — **La Dame de l'Arc-en-Ciel**, couverture et hors-texte de Ferreira da Costa.

GYP. — **Les Amoureux**, couverture et hors-texte de Paul Chambry.

LE PREMIER ÉPISODE DU "FILS DE LA NUIT"

LE PROSCRIT

PARAITRA JEUDI PROCHAIN